

VÉRONIQUE TADJO



JE REMERCIE
LA NUIT

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**PRENDRE LA VIE
À BRAS LE CORPS,
TORDRE LE COU
AU DESTIN.**

MÉMOIRE
D'ENCRIER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIREDENCRIER.COM
MEMOIREDENCRIER.COM

JE REMERCIE LA NUIT

DE LA MÊME AUTRICE

Latérite, suivi de *Déclinaison du temps premier* (poésie)
Paris, Points Poésie, 2024

Aimer (roman)
Paris, Muséo Éditions, 2021

Le voyage de Yao (roman, d'après le scénario du film Yao)
Paris, Seuil Jeunesse, 2019

En compagnie des hommes (roman)
Paris, Don Quichotte/Le Seuil, 2017

Nelson Mandela, Non à l'apartheid (roman)
Arles, Actes Sud Jeunesse, 2010, 2014

Loin de mon père (roman)
Arles, Actes Sud, 2010

Alliance internationale des éditeurs indépendants, 2013

Reine Pokou: concerto pour un sacrifice (roman)
Arles, Actes Sud, 2005
Paris, Edicef, 2011

L'Ombre d'Imana: voyages jusqu'au bout du Rwanda (roman)
Arles, Actes Sud, 2000, "Babel" n° 677, 2005
Alliance internationale des éditeurs indépendants, 2006

À mi-chemin (poésie)
Paris, L'Harmattan, 2000

Champs de bataille et d'amour (roman)
Abidjan, Nouvelles Éditions Ivoiriennes,
Paris, Présence Africaine, 1999

Le royaume aveugle (roman)
Paris, L'Harmattan, 1991, 2000

La Chanson de la vie (contes et poèmes)
Paris, Hatier Jeunesse, 1989, 2008

À vol d'oiseau (roman)
Paris, Nathan international, 1987
L'Harmattan, 1992

Latérite (poésie)
Paris, Hatier, 1983

Flora et Yasmina mènent leurs vies d'étudiantes au campus de Cocody en Côte d'Ivoire. Le pays sombre dans une crise politique suite à une élection présidentielle contestée. Prises dans la tourmente, les deux amies voient leur destin bifurquer. Yasmina est forcée de retourner dans sa famille alors que Flora se réfugie à Johannesburg où elle recommence sa vie. Amour, amitié, art, révolte. *Je remercie la nuit* tisse les destins de la jeunesse africaine, de la Côte d'Ivoire à l'Afrique du Sud, dans sa vivacité, sa puissance et ses promesses d'avenir.

Née à Paris, **VÉRONIQUE TADJO** a grandi en Côte d'Ivoire. Poète, romancière, universitaire et peintre, elle a vécu au Nigeria, au Kenya et en Afrique du Sud. Son œuvre est saluée dans le monde entier.

VÉRONIQUE TADJO

JE REMERCIE LA NUIT



À Brigitte, l'amie au cœur vaillant

À David Koloane, peintre de la ville nocturne

*La guerre rumine la guerre
Ils nous ont appris à dévorer le ciel
Les nuages les étoiles jusqu'au mot horizon*

Rodney Saint-Éloi,
Je suis la fille du baobab brûlé

*Dans la guerre,
la vérité est la première victime.*

Eschyle

CÔTE D'IVOIRE, 2010 - 2011

Le car grinçait, crachotait, tanguait, pneus frottant l'asphalte, déchirant le paysage à coups de couteau. La chaleur étranglait les voyageurs. L'odeur rance des corps fatigués. Il fallait hurler pour se faire entendre. Mieux valait donc se taire. Hâte d'en finir avec cette fournaise ! Passagers écrasés de torpeur. Même les enfants étaient silencieux après s'être égosillés en vain dans les bras de leur mère. À travers les vitres sales, Flora regardait la nature défiler lentement : terrains plats, maisons inachevées, champs de manioc maigrichons, hameaux isolés. Des cabris erraient dangereusement sur le bord de la route. Ici et là, un paysan émergeait de la pesanteur, la houe accrochée à l'épaule, un chien bâtard trottant dans son sillage. Au fur et à mesure du temps long, l'herbe, couleur de paille, faisait enfin place à un vert tendre.

Comme à l'aller, le car avait fait plusieurs arrêts aux heures de la prière. Le chauffeur stoppait son véhicule, descendait sans un mot, suivi par la plupart des passagers. Certains ne sortaient que pour se détendre les jambes en marchant dans la brousse, alors que d'autres, loin des regards, faisaient leurs ablutions après avoir sorti les

bouilloires en plastique pleines d'eau (maintenant chaude) qu'ils avaient pris soin d'emporter. À l'ombre des quelques arbres épars, ils priaient, leurs boubous blancs tachés de lumière. Yasmina, elle, avait choisi de se recueillir assise à sa place, les mains tournées vers le ciel, pendant que Flora déambulait entre les bosquets. Il y avait déjà eu avant une longue escale à Bouaké, la fin du périple pour la moitié du car. Les deux amies en avaient profité pour faire des provisions au grand marché : riz, tomates, oignons, piments et légumes... « trois fois moins cher qu'à Abidjan ». C'était la course, le chauffeur ayant prévenu qu'il n'attendrait pas les retardataires. En remontant dans le car, il vint soudain à l'esprit de Flora qu'en suivant le même trajet, les rebelles avaient tenté de marcher sur Abidjan en 2002. Ils furent stoppés *in extremis* par les forces françaises. Bouaké devint ainsi la ligne de démarcation entre le nord et le sud, creusant une vilaine entaille qui ne parvint jamais à cicatriser.

Yamoussoukro, dernier arrêt avant la capitale. Le « village » du Vieux, Félix Houphouët-Boigny, premier président de la République. En pleine savane, il avait construit la basilique Notre-Dame-de-la-Paix, copie presque conforme de celle de Saint-Pierre à Rome. Ne voulant rien laisser au hasard ou au bon vouloir de ses successeurs, il avait décidé de préparer lui-même ses funérailles dans le plus grand faste. Flora n'avait pas connu l'époque du père fondateur, mais l'histoire de ses obsèques grandioses se racontait encore de bouche à oreille. Elle connaissait la basilique pour avoir accompagné sa mère lors d'un pèlerinage, il y avait quatre ans. Traînant les pieds et se plaignant de

tout et de rien comme à son habitude, elle avait excédé sa mère, qui avait songé à l'abandonner dans le petit motel où le groupe logeait, si un changement radical ne s'était pas produit au dernier moment. La beauté des lieux avait fini par subjuger sa fille récalcitrante. Debout, au centre de l'immense parvis en marbre, Flora avait fixé les yeux sur les hautes colonnades et s'était laissé emporter par une force plus grande qu'elle. À l'intérieur de la basilique, chaque chandelier d'argent, chaque ornement, chaque tableau, la laissa bouche bée. Des faisceaux cristallins traversaient les vitraux aux multiples couleurs. Le dôme était d'une incroyable élégance. Pendant les cinq jours que dura le pèlerinage, Flora se gava d'émerveillement – jusqu'à saturation. Au lieu de se joindre aux prières, son attention était attirée par tout ce qu'elle voyait autour d'elle. À la fin, elle ne supporta plus la nef éclatante ni le marbre d'Italie, et surtout pas les bois rares venant de lointaines forêts. La beauté avait fondu et il ne restait plus que les excès d'un luxe païen. Des zébus au pelage brun vagabondaient dans les parages, le berger marchant derrière son troupeau. C'est dans la nature qui entourait la basilique qu'elle éprouva sa véritable foi.

Après Yamoussoukro, la route recommença à se dérouler lentement, semblant ne jamais prendre fin. Alors que Yasmina dodelinait de la tête, son foulard à moitié défait révélant ses tresses finement plaquées, l'atmosphère changea du tout au tout. Ceux qui dormaient levèrent brusquement la tête et se trémoussèrent sur leur siège à l'idée que l'arrivée était pour bientôt.

La silhouette de la forêt du Banco était déjà visible. Loin de la chaleur sèche, du vent d'harmattan et de la poussière rouge du Grand Nord, Flora eut l'impression d'avoir repris sa respiration. Elle accueillit la végétation touffue avec soulagement. Les arbres élancés se dessinaient contre la voûte du ciel. Le long de la rivière, des vêtements séchaient sur l'herbe. Les *fanicos*, hommes-blanchisseurs, les avaient disposés en créant des mosaïques chamarrées. L'air du soir s'engouffrait par les vitres ouvertes. On disait que des mercenaires vivaient dans des camps au fin fond de la forêt du Banco qu'ils avaient envahie. Ils abattaient les singes au poil brun et au ventre blanc, les chimpanzés difficiles à approcher, les petites biches aux yeux noirs, au nez luisant et aux pattes délicates.

Yasmina eut un beau sourire aux lèvres lorsque son amie lui chuchota qu'elle avait adoré leurs vacances à Korhogo. Oui, vraiment, ça avait été formidable pour elles de quitter, pendant une quinzaine de jours, la morosité dans laquelle l'université était plongée. Au lieu de tourner en rond dans leur chambre, elles avaient passé de merveilleux moments ensemble.

Flora et Yasmina, c'était « ton pied, mon pied ». Elles s'étaient très vite bien entendues malgré le fait que l'une était en littérature et l'autre, en biologie. Quand Yasmina se penchait sur un roman, elle était capable de le décoratiser, de l'analyser 10 fois mieux que personne. Flora pensait qu'elle apprenait plus en l'éccoutant qu'avec certains de ses professeurs dont les cours magistraux étaient aussi vieux que leurs notes jaunies. Leurs discussions

étaient sans fin. Intriguée, un jour, elle lui posa la question tout de go :

— Comment se fait-il que la littérature t'intéresse tant alors que tu as choisi les sciences ?

— Ah, et qui t'a dit que c'était une contradiction ? On pense que les scientifiques ne s'intéressent qu'à ce qui paraît rationnel, logique, précis, etc. Et que, de l'autre côté, il y a la littérature, qui n'est que fantaisie, imagination, rêverie...

— Oui, c'est ce que la plupart des gens pensent, en effet.

— Eh bien, non, il y a plus de rapprochements entre les sciences et la littérature que l'on pourrait croire. Les scientifiques comme les écrivains cherchent à changer le monde. Bref, ils veulent s'impliquer dans le destin des hommes.

Elle eut un petit sourire entendu, avant d'évoquer une liste, non exhaustive, d'auteurs célèbres de formation scientifique. Flora nota mentalement que le contraire ne se voyait guère. Mais cela importait peu, il n'y avait pas de cloison. Percer les secrets de la vie, la déchirure, la fragilité, voilà où l'esprit menait les êtres.

Yasmina avait un port élégant. Long cou de sculpture sénoufo, peau lisse d'un noir profond, chevelure épaisse, taille svelte, jambes galbées, tout en elle était ravissant. Le soir, quand elle enlevait son boubou, son corps se révélait ferme et surprenant comme si, en le cachant pendant la journée sous son habit ample, il avait mieux gardé sa beauté.

Flora était fascinée par la force intérieure de son amie. À l'aube et à la tombée de la nuit, elle priait derrière le

rideau tiré entre leurs deux lits. Paroles chuchotées comme un long chant sacré. Elle n'était plus la même lorsqu'elle se couvrait les épaules d'un châle noir et que son visage prenait les traits du recueillement. Isolée du monde extérieur, elle se tournait en elle-même pour plonger dans les profondeurs de son âme. Une fois, après une nuit d'insomnie, Flora avait ouvert le rideau trop tôt et l'avait surprise en pleine prosternation, le front, le nez, les mains figés sur son tapis de prière. Elle avait rapidement détourné les yeux pour ne pas la gêner. Précaution inutile, car Yasmina avait continué, imperturbable. Pendant longtemps, cette scène l'avait troublée. Prier. Elle avait réalisé à ce moment-là que son amie avait accès à un royaume qu'elle ne connaîtrait jamais. Une frontière invisible les séparait puisqu'elle n'était pas pratiquante et que sa foi en Dieu ne s'exprimait jamais. Il était en elle. Il était partout, dans l'air, dans la nature, le soleil, l'eau, et le moindre fait de vivre en était la preuve.

À propos de Yasmina, la seule chose qui irritait quelque peu Flora était d'un ridicule embarrassant. Son amie, qui avait un appétit gargantuesque, mangeait de tout sans prendre une once de graisse! Un ventre plat à faire pâlir de jalousie les plus belles filles du pays. Il fallait la voir avaler une assiette d'*allocos*, les morceaux de banane plantain couverts d'huile rouge disparaissant l'un après l'autre dans la sérénité la plus complète. Une véritable torture pour Flora, qui suivait des régimes pour ne pas trop grossir. Pourtant, Yasmina lui répétait souvent qu'elle était très bien comme ça et que, de toute façon, les hommes préféraient les femmes «bien en chair». Pour la taquiner,

elle lui rappelait les principes de la beauté *awoulaba*: cou plissé, poitrine généreuse, fesses rebondies. « Tu vois, tu es belle, ma chère ! » Bon, ces quelques petites contrariétés mises à part, le plus important, c'était tout de même qu'elles avaient le même rythme de travail. Elles préféraient toutes les deux la nuit, quand l'obscurité étreignait la ville et que le silence s'étendait sur les toits. Sous le halo de leurs lampes de travail, elles avaient la sensation d'être seules au monde. Personne pour les déranger. La lune aiguiseait leur capacité de concentration. C'était le temps du souffle et de l'introspection. Flora lui pardonnait jusqu'à ses insomnies et ses yeux ouverts dans le noir. Le lendemain, malgré la fatigue, son esprit était affûté, prêt à traverser allègrement les heures. Toutes les réponses aux questions du jour se révélaient dans le creux du soir. Et si l'angoisse s'asseyait parfois sur sa poitrine l'empêchant d'atteindre le repos, elle savait très bien que c'était à ce moment-là qu'elle devait régler ses comptes avec elle-même. Elle acceptait tout de l'obscurité, y compris la peur et les remords. La nuit était pure, lavée de tout mensonge. Loin de la lumière crue des néons, la ville elle-même lui tirait sa révérence.

Oui, quand, après une longue séance de travail, Flora se glissait dans son lit, la nuit devenait matrice, radeau sur les flots tumultueux, barrage contre le tintamarre du dehors.

Yasmina avait appris à lire et à écrire dans la petite école de son village. Envers et contre tout, elle était entrée au collège, puis au lycée. Internat de filles à plus d'une centaine de kilomètres dans la ville de Korhogo. Impossible de rentrer chez elle pendant les vacances. Solitude en dépit

des camarades. Au bout de deux ans, son père trouva finalement du travail à Korhogo dans une usine d'anacarde. Toute la famille déménagea dans la maison au toit de tôles, où elle vivait encore. Ce furent des années heureuses. Tout réussissait à Yasmina. Si bien que, lorsqu'elle reçut une bourse du gouvernement pour aller à l'université, la fierté de ses parents l'emporta sur leur crainte de la voir se rendre dans la capitale, ce lieu où le meilleur rivalisait avec le pire. Après de longues discussions, ils la laissèrent partir. Par contraste, Flora n'avait eu qu'à se déplacer du quartier de Williamsville au campus de Cocody. Moins d'une heure en taxi ! Pas vraiment la grande aventure.

Flora se remémorait Korhogo, alors que le car mangeait le tarmac chaud. Elle avait pourtant hésité à y aller. S'aventurer tout là-haut dans le Grand Nord lui semblait plus dépaysant que voyager à l'étranger. L'idée de la savane herbeuse et des territoires arides, au lieu de la forêt dense et protectrice, la plongeait dans le trouble. Comment allait-elle supporter la chaleur sèche et le vent poussiéreux ? Comment allait-elle être perçue, elle, l'Abidjanaise ? Et si la famille de Yasmina ne lui plaisait pas ? L'envie de découvrir d'où venait son amie prit vite le dessus. Il y avait quelque chose de romantique dans ce voyage. Une forme d'initiation. Surtout, elle avait sérieusement besoin de se changer les idées.

De son côté, Yasmina n'entreprendait pas ce voyage le cœur léger. Si elle était contente à l'idée d'accueillir son amie dans sa famille, elle l'avait aussi invitée pour avoir un soutien de taille. Elle craignait que ses parents lui ordonnent de ne pas retourner à Abidjan après les

vacances. Elle savait que la tension politique qui y régnait les préoccupait énormément. À deux, ce serait plus facile de peindre une image rassurante de l'université comme un lieu à part, éloigné de la politique. La grève des enseignants n'était que passagère. Les cours allaient reprendre bientôt.

Habiba, la mère de Yasmina, était tout en sourire et en gentillesse. Elle faisait partie de ces femmes à qui l'on ne pouvait donner un âge, le temps les ayant protégées des intempéries de la vie. Flora chercha des rides sur son visage, et n'en vit aucune, ou si peu. Des traits fins, un regard vif. Sans être distant, Salif, le père, était lui plus réservé. Il se mêlait peu aux affaires quotidiennes de la maison. Flora comprit pourquoi sa fille le redoutait. Ses décisions étaient sans appel. Quant à Daouda, le fils aîné, c'était le pilier de la famille. En réalité, tout tournait autour de lui. Rien ne se faisait sans qu'il soit consulté. Restait les petits frères jumeaux, de véritables tourbillons d'énergie dont le chahut et les éclats de rire égayaient la maison. À son arrivée, ils sautèrent dans les bras de Yasmina, qui dut sortir leurs cadeaux sans tarder.

Pendant leur séjour à Korhogo, l'harmattan avait beaucoup soufflé. Dans les rues, les voitures circulaient, phares allumés en pleine journée. Des particules de sable flottaient dans l'air. La maison était balayée plusieurs fois par jour, car de la poussière rouge s'infiltrait par tous les interstices, tapissant meubles et bibelots. Pour éviter que les filles aient des allergies, la mère leur servait du thé au gingembre parfumé au miel sauvage.

Tous les jours, Daouda les avait amenées dans ses tournées. Encadreur dans une société d'élevage, il circulait de long en large dans la savane pour aller rendre visite aux éleveurs de bétail. Les boeufs au museau mouillé le regardaient de leurs grands yeux noirs, alors que les hommes écoutaient ses conseils. Pendant ce temps-là, les deux amies se promenaient entre les cases, à travers les champs de mil et de maïs. La culture du coton couvrait une grande partie du sol. Des flocons blancs dansaient sous un soleil incandescent. Sur la place principale, les tisserands s'affairaient à leurs ouvrages, lançant leurs poulies qui faisaient de petits bruits secs, leurs pieds actionnant les pédales. Les greniers aux toits de paille coniques et aux murs de terre rouge avaient surpris Flora par leur douce beauté. Contre chaque flanc reposait une échelle sculptée dans un tronc d'arbre. Des pains de maïs séchaient sur des nattes. Les enfants couraient pieds nus, ventre à l'air, peau grise de poussière. Ils les suivaient en piaillant et en leur prenant la main à tour de rôle. Flora riait avec eux.

Daouda les conduisit dans le village de Fakaha comme Flora le lui avait demandé dès son arrivée. Elle voulait absolument voir l'endroit où les artistes traditionnels avaient créé ces toiles de coton tissées puis peintes à la main qui l'avaient émerveillée la première fois qu'elle les avait vues au Musée national. Pas celles qui étaient produites aujourd'hui pour les touristes – coton filé en usine et bandes cousues à la machine. Non, il s'agissait de voir les *vraies* toiles peuplées d'animaux fantastiques et d'esprits sortis tout droit des mythes sénoufos du Poro. Parce qu'il était

connu dans les villages de la région, Daouda avait réussi à convaincre un vieil artiste de leur montrer des toiles de son trésor familial. Ils le virent s'enfoncer dans sa case à la porte étroite, puis revenir avec trois toiles qu'il étala sur des planches patinées par les années. « Magnifique ! », s'écria Flora avant de sombrer dans un silence admiratif. La finesse du trait et l'univers fabuleux des tableaux la faisaient rêver, et elle aurait voulu ne jamais avoir à s'en aller. Elle imaginait le peintre du temps jadis, assis à même le sol, un pot de peinture végétale posé près de lui, dessinant sur le tissu des personnages et des créatures magiques issus de ses croyances. Génies bons ou mauvais qui peuplent la brousse. Ka Tyeleo, la créatrice, la mère du village, et Ka Tyolo, le premier homme arrivé sur terre une seconde après. Parfois adversaires, parfois unis en une seule et même divinité contrôlant le cosmos. Et toujours, omniprésente, la volonté des aïeux défunts. Quel monde étrange l'ancien maître habitait-il alors ?

En souvenir de cette visite, Flora avait acheté une toile récente, sans pouvoir réprimer la profonde nostalgie d'une époque à jamais disparue.

La bâchée de Daouda soulevait des nuages de poussière. Il conduisait vite, les deux mains sur le volant, sa sœur assise à l'avant. Flora les sentait très proches. Elle avait appris qu'enfant, son frère la portait au dos pour calmer ses pleurs de bébé. Sur la piste, les pintades grises détalaien à leur approche, apeurées par le bruit du moteur. Des lièvres sautillaient dans la savane herbeuse. Daouda avait la mine sereine, des muscles ronds, le corps souple et un sourire

ensoleillé. Quand Flora le regardait à la dérobée, elle aurait voulu être près de lui, à la place de Yasmina. En fait, il lui rappelait Éric. Et cela lui provoquait un petit pincement au cœur. Que pouvait-il bien être en train de fabriquer pour n'avoir pas encore répondu à tous ses messages ? L'avait-il déjà oubliée ?

Pour Flora, Korhogo semblait être une cité timide attendant des jours meilleurs. Tout, jusqu'au feuillage des arbres, était recouvert de poussière. Les fleurs baissaient la tête, sapées par une chaleur intense. Elle s'était attendue à une architecture sahélienne, il n'en fut rien. Elle constata au contraire que la ville était obsédée par une modernité naissante. Des routes à l'asphalte surchauffé traversaient les quartiers neufs sans considération pour les jours d'antan. Au centre, des dizaines de boutiques identiques, disposées les unes à côté des autres, vendaient les mêmes marchandises hétéroclites : ventilateurs, lampes électriques, torches, vaisselles, couverts, casseroles, nappes en plastique, valises, vélos, brouettes, machettes, etc. Sous un soleil enflammé, les habitants se déplaçaient lentement, transpirant à grosses gouttes dans leurs boubous aux multiples coloris, tels les personnages d'une fresque mouvante. Des hordes de mobylettes *Made in China* pétaradaient dans la fumée noire des tuyaux d'échappement. Elles formaient des barrages imprenables face aux voitures, reléguées au second plan. Le ciel était une toile de fond incandescente.

Le jour de la prière, Yasmina et ses parents se mêlaient aux autres croyants se rendant au lieu de culte dans leurs beaux habits. Le Prophète a dit : « Tout homme qui fait des

ablutions majeures le jour du vendredi, se purifie autant qu'il peut, s'arrange les cheveux avec sa pommade ou se parfume avec du baume de sa femme, sort, se rend à la mosquée, ne sépare pas les fidèles pour se frayer un passage, prie autant que cela lui est possible, puis écoute attentivement lorsque l'imam commence à parler, celui-là verra pardonnés ses péchés jusqu'au vendredi suivant.» Tous tournaient leur regard vers La Mecque.

Une fois, de retour d'une de leurs nombreuses visites dans les villages environnants, en atteignant la rue principale de Korhogo, une manifestation obligea Daouda à ralentir. Une foule se pressait sur la place du marché. De loin, on apercevait des personnalités assises dans de gros fauteuils. Debout sur une estrade, leur faisant dos, un homme parlait dans un micro en agitant frénétiquement les bras. «C'est notre député, expliqua Daouda. Les gens sont mécontents, Abidjan accapare tout l'argent, il ne nous reste rien. Ils se plaignent qu'ils ont été oubliés et que ce n'est pas une ou deux routes qui vont faire la différence!» Au même moment, une clameur s'éleva jusqu'à eux. Flora était choquée de rencontrer un tel mécontentement dans cette ville qui paraissait assoupie. Le scrutin du premier tour de la présidentielle¹ s'était pourtant bien passé de l'avis général, malgré les nombreuses années de retard sur le calendrier électoral attribuées aux séquelles de la rébellion. De toute évidence, ce n'était pas l'avis des gens amassés ici dont la

1. Le premier tour de la présidentielle se déroula le 31 octobre 2010.

colère gravait le visage. La voiture de Daouda parvint péniblement à se frayer un chemin vers une voie libre.

Concernant leur retour à Abidjan, la discussion avec le père et la mère de Yasmina s'était avérée plus compliquée que prévu. Flora eut du mal à aligner de bons arguments pour les convaincre que, tout comme leur fille l'assurait, il n'y avait pas de souci à se faire en ce qui concernait l'université. Devant leur mine dubitative, elle s'efforça de brosser un portrait édulcoré du campus. Certes, la tension se manifestait «en ville», mais sans impact sur leur vie quotidienne. Aucun problème particulier à déclarer. Finalement, ce fut Daouda qui fit pencher la balance en leur faveur en rappelant à Salif que sa fille avait toujours fait preuve d'assiduité dans ses études et d'une conduite sans reproche. Rassuré, le père tint à s'adresser aux deux amies: «Prenez bien soin l'une de l'autre et tenez-vous à distance de tout trouble.» Elles relevèrent le menton, et promirent de suivre ses conseils à la lettre.

La veille du départ, un repas d'au revoir fut donné en leur honneur. Des voisins se joignirent à la fête. Les deux étudiantes reçurent chacune un pagne indigo et un paquet de noix de cajou. Les jumeaux leur offrirent fièrement des dessins au feutre, signés de leurs noms en gros caractères. En échange, ils eurent droit à tous les câlins possibles.

Bénédiction de la mère: «Qu'Allah, le Dieu tout puissant, vous accompagne. Qu'Il protège vos pas et bénisse vos journées!» Tristesse à l'idée de quitter cet endroit à l'écart du temps. Un attachement inattendu s'était emparé de Flora.

Mais Abidjan les attendait.

Alors que les heures passaient lentement dans le car, Flora était dans les nuages. Elle repensait à son séjour, se disait qu'elle avait vraiment été ignorante ! Comment avait-elle pu se satisfaire pendant si longtemps d'une portion congrue de son pays ? Le Sud, rien que le Sud, et Abidjan, l'ogresse insatiable. Elle avait vécu comme si on lui avait tranché un membre et qu'elle n'avait rien senti. Elle regarda ses mains, il y avait encore de la terre rouge sous ses ongles.

Les soubresauts du car la sortirent de ses rêveries. À présent, l'autoroute avait disparu pour laisser place à une route étroite où la circulation était devenue dense. Des rangées de maisons, tôle ondulée, fenêtres minuscules, s'étiraient en un immense quartier populaire. Des chemins serpentaient entre les habitations. Le terminus n'était plus très loin, la gare routière allait bientôt apparaître. Mais le car faisait du sur place derrière une longue file de voitures. Tout à coup, devant eux, une colonne de fumée s'éleva, et une odeur de gaz lacrymogène envahit leurs narines. Les passagers virent des policiers avancer rapidement dans leur direction en tirant des coups de feu. Des manifestants fuyaient, certains tenant encore leurs pancartes à la main. Un motocycliste, la passagère plaquée contre lui, tenta de se sauver en empruntant une voie latérale. Ils reçurent des balles et s'écrasèrent lourdement. Flora les vit se relever en titubant avant de disparaître au loin, du sang tachant leurs habits. Des passagers hurlèrent : « Chauffeur, avance, Bon Dieu, avance, il faut sortir d'ici ! » L'homme chercha à se dégager, paniqua, fit un brusque demi-tour, et manqua de percuter une voiture qui arrivait à grande vitesse.

Il y avait de la fumée partout, des cris, la peur, devant, à côté, à l'intérieur du car. Terrorisées, Flora et Yasmina s'accrochèrent l'une à l'autre en criant. Elles allaient mourir, là, maintenant. L'habitacle serait leur tombeau.

Les voyageuses avaient encore les mains tremblantes et la peur au ventre quand elles passèrent la porte de leur chambre. La sensation de s'être jetées dans la gueule du lion. Muettes de choc, la mine grise, elles défirent leurs bagages, la gorge serrée. Sur les étagères, des livres mal rangés s'entassaient. Les assiettes qu'elles n'avaient pas lavées avant de partir encombraient l'évier. Tout était d'une tristesse affligeante. Après le doux interlude des vacances, le retour était catastrophique. Elles avaient voulu oublier la réalité, voilà qu'elle se jetait sur elles toutes griffes dehors. Il était tard. Un temps infini pour s'extirper du chaos. Flora sortit acheter une baguette et une boîte de sardines pour le repas du soir. L'estomac noué, elles mangèrent très peu, et décidèrent d'aller se coucher.

Le matin, après une nuit tourmentée, en tirant les rideaux, Flora découvrit un ciel laiteux, gros d'humidité. Le soleil était séquestré derrière les nuages. Elle aperçut un bout de la ville au loin. Elle eut la sensation que quelque chose d'inquiétant se tramait. Elle se tourna vers son amie, qui dormait encore. D'habitude, c'était elle qui se levait la première. Lasse, elle referma les rideaux et se remit au lit. La journée lui semblait tout à coup effrayante, porteuse de mauvaises nouvelles. Les yeux fixés dans le vide, elle écoutait les voix du dehors, les bruits quotidiens qui

s'infiltraient par la fenêtre. Naviguant dans un demi-sommeil, elle se vit au sommet d'un immeuble qui tanguait. Elle ne savait pas par où elle était montée ni comment elle allait en redescendre. Elle se pencha au-dessus du vide. Le vertige la prit, elle recula. En entendant des bruits de bottes, elle jeta un coup d'œil derrière elle. Des hommes aux visages monstrueux, arme au poing, se ruaien dans sa direction. Elle prit son élan... et fit un grand bond avant d'atterrir lourdement dans son lit, le cœur prêt à éclater.

Avant, les gens élisaient le même président, adhéraient au même parti, d'année en année. Flora était encore gamine quand le Vieux s'était éteint en les laissant dans un beau pétrin. Le deuil allait durer une éternité. À peine sa dépouille mise en bière et les dernières larmes écrasées que la danse macabre de sa succession avait commencé au son des tam-tams troués. Personne ne savait plus où mettre les pieds. Où donner de la tête. En grandissant, Flora voulut comprendre. Mais quand elle posait des questions, les adultes ne prenaient pas le temps de lui répondre, préférant lui raconter des balivernes. Un jour, son père lâcha : « N'essaye pas de regarder dans le feu, ma fille, tu pourrais y voir le visage du diable ! »

Aujourd'hui, elle avait 22 ans et le bonheur n'avait jamais daigné frapper à sa porte. Elle avait bien quelques rêves par-ci par-là, mais rien de spécial. Chaque fois qu'elle voulait du concret, elle butait sur le pourquoi des choses. Qui avait dérobé l'espoir ? Elle n'avait qu'une conviction : tracer son propre chemin malgré les silences. En observant les pousses tendres surgir d'une terre rendue sèche par les

harcèlements répétés du soleil, elle avait des raisons d'espérer. Elle aussi allait un jour sortir du marasme.

Yasmina se redressa dans son lit, et s'étira longuement. Elle avait les yeux cernés. Son premier instinct fut d'allumer la radio sur la table de chevet. C'était son obsession. La nuit, elle l'écoutait en sourdine; le matin, elle voulait entendre les nouvelles du jour avant même de prendre le petit déjeuner.

La radio : « Le scrutin du second tour de la présidentielle se déroulera le dimanche 28 novembre 2010. La population est appelée à voter massivement². »

Elles se regardèrent, prises au dépourvu, comme si elles n'avaient pas réalisé que l'échéance était si proche. Bien sûr, elles iraient voter, mais pour qui ? Les deux camps étaient déjà à couteaux tirés. La moindre étincelle provoquerait l'explosion. « Cette élection-là, dit Yasmina, il ne faut pas la rater. Cela fait trop longtemps qu'on attend une éclaircie; trop longtemps qu'une épée de Damoclès pend au-dessus de nos têtes. »

Elles se décidèrent rapidement à faire des provisions puisque, après la débandade à la gare routière, elles avaient oublié leurs achats dans le car. Tout le long du chemin, des portraits géants des deux candidats avaient été placardés sur les murs. Collées à la va-vite par les uns, arrachées dans la nuit par les autres, recollées le lendemain matin à

2. Les deux candidats étaient Koudou Laurent Gbagbo et Alassane Dramane Ouattara. Gbagbo, historien de formation et président de la République depuis 2000. Ouattara, économiste et Premier ministre sous Félix Houphouët-Boigny de 1990 à 1993. Lors des deux précédentes élections présidentielles, sa candidature avait été rejetée, au motif que son ascendance ivoirienne était contestée.

coups de poing, les affiches au papier sale défiguraient le quartier. Elles évitèrent avec habileté les trottoirs défoncés et les égouts gueules-grandes-ouvertes qui leur tendaient de mauvais pièges. Dieu seul protège les innocents, pensa Flora, alors qu'elle contournait un tas de pierres. Depuis des mois, il n'y avait plus de service de ramassage des ordures. À la place, de jeunes garçons parcouraient les rues avec leurs « pousse-pousse ». Pour quelques pièces, ils enlevaient les déchets, le dos courbé, piuchant ce qui pouvait encore être récupéré avant de remplir leurs brouettes puantes.

La supérette, non loin de l'université, était bien achalandée et très fréquentée par les étudiants, qui y trouvaient ce qui manquait sur le campus. Cependant, après avoir fini de faire leurs emplettes, une désagréable surprise attendait Flora et Yasmina à la caisse. L'inflation battant son plein, les prix avaient monté comme du lait sur le feu. Elles comptèrent rapidement leurs sous en se maudissant d'avoir gaspillé leur argent au marché de Bouaké. Yasmina ôta les boîtes de petits pois, les tomates concentrées et le deuxième paquet de spaghetti. Flora courut chercher une plus petite bouteille d'huile. Décidément, Abidjan avait le cœur dur, ne tolérait pas qu'on la quitte. Là où la terre rouge du Grand Nord avait dissimulé les aspérités de la vie, le béton les exacerbait. Elles ne reconnaissaient plus rien, étaient revenues dans une ville qui leur semblait désormais étrangère. Comment était-ce possible après une si courte absence ? Dépitées, elles se dirent qu'il fallait renoncer à y voir clair. Laisser la politique aux politiciens. La vie normale finirait bien par revenir.